THE GRANGER COLLECTION NYC - RUE DES ARCHIVES

Cricket party à St Ives, Cornouailles, 1894 : la jeune Virginia Woolf, 12 ans (à gauche) et sa sœur Vanessa

JOURNAL

Virginia Woolf, ado nature

Il est très rare de pouvoir lire le journal de jeunesse d'un grand écrivain. L'exploratrice du « flux de conscience » a tenu le sien dès l'âge de 15 ans. Les éditions Stock le republient.

PAR CLAUDE ARNAUD

HULTON/GETTY IMAGES

Virginia Woolf en 1902

De 15 à 27 ans, Virginia Woolf tint un journal. Première surprise : en 1897, l'Anglaise qui allait s'imposer comme un des grands écrivains du XXe siècle n'est qu'une adolescente sans style. Elle a beau, à la Noël, s'enorgueillir d'avoir pour la première fois véritablement vécu cette année, ses notations hyperréalistes évoquent plus le journal d'Andy Warhol que ceux de Pepys ou de Boswell : tout y est mis au même niveau. Qu'elle croise dans la rue Henry James, un peintre préraphaélite, l'enfant qui sera le modèle de Peter Pan ou la reine Victoria, ces figures ne satisfont encore que sa tendance au *name dropping*. Elle en reste aux faits, cette adolescente nerveuse et gâtée, même quand elle perd sa demi-sœur : elle était pourtant tombée en dépression à la mort de sa mère, en 1895. Son seul but reste de conquérir l'admiration de son père, homme aussi « *adorable* » qu'égoïste. Elle tentera bien de se suicider à sa mort, mais n'en dira rien. Refoulés, ces drames vont travailler sa vie durant la jeune victorienne et continueront d'infuser à travers toute son œuvre. Dès le tournant du siècle, son style devient frémissant. La chrysalide terre à terre laisse place à un papillon miroitant qui tente d'attraper le monde dans ses filets. Elle ressent si fortement les choses qu'elle a besoin de s'en extraire pour se confier à son lecteur. C'est un écrivain qui fait ses gammes en commentant déjà ses doigts.

La seconde surprise tient dans la faible place qu'occupent, dans ce journal, les (demi)-frères et sœurs de Virginia, pourtant crédités d'un caractère hors du commun. Jamais non plus elle n'évoque la moindre attente amoureuse. La société elle-même ne la retient pas longtemps – elle est snob mais pas mondaine – et la politique l'assomme. Certes, elle aime « lire » les gens, mais bien plus les romans, comme elle préfère mille fois, au bal auquel elle assiste, celui qu'elle devine à l'horizon de ses fenêtres – admirable évocation du réveil de « *l'instinct barbare* » des valseurs.

Les phrases se pollinisent. C'est la nature qui attire la future Virginia Woolf, qui la rend peintre et musicienne autant qu'écrivain. Dans une époque où « *exprimer ses émotions est un luxe* », elle se laisse aller à tout dire de son amour pour le vent, qui vient personnellement fermer ses fenêtres, et de la mer, qui offre des pêches miraculeuses à ses travailleurs. On la ressent alors de l'intérieur cette jeune Anglaise que Whistler aurait pu peindre, les cheveux en chignon, traversant des champs dont les épis lui arrivent à l'épaule, heureuse de sentir la terre respirer au diapason de sa poitrine. On pense à ce que Marie-Laure de Noailles disait de son mari : « *Charles n'est ni pour hommes ni pour femmes, il est pour fleurs* ». La romancière est déjà là tout entière quand elle retourne à St Ives, où la famille passait ses vacances. Le paysage intact, la maison fidèle, les plages miraculeusement perpétuées déclenchent des flots de réminiscences qui nourriront « La promenade au phare ». Déjà perce cette aptitude à faire des événements les moins spectaculaires les piliers sensibles d'un édifice littéraire capable de les éterniser, en mettant en pleine lumière la conscience qui les vit. Les phrases se pollinisent, la pensée se fait monde. Un panthéisme qui fera écrire à Virginia Woolf la vie romancée d'un chien, « Flush », et fera flotter tous ses personnages dans les flux et reflux de leur conscience, « Entre les actes ». Elle-même gardant, au fin fond de ses désirs angoissés, l'envie de rejoindre l'eau et le silence, ses véritables éléments. Ce sera fait en 1941 quand, ayant donné neuf romans d'une sensibilité affolante, l'ex-adolescente se laissera couler dans la rivière Ouse, les poches bourrées de cailloux ■

« Journal d'adolescence, 1897-1909 », de Virginia Woolf, traduit de l'anglais par Marie-Ange Dutartre, préface de Geneviève Brisac (Stock, 500 p., 26 €). Et « Journal intégral (1915-1941) », trad. de C.-M. Huet et M.-A. Dutartre, préface d'Agnès Desarthe et postface de Frédérique Amselle (Stock, 1 560 p., 39 €).